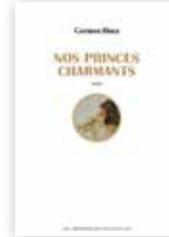


Je lis, tu lis, ils écrivent...

PAR Henri Raczymow



L'été où mon père est mort
YUDIT KISS
traduit du hongrois par Clara Royer, L'Antilope,
326 p.



Nos princes charmants
CORINNE HOEX
Les Impressions Nouvelles
128 p.

Cela faisait longtemps que je n'avais lu un livre aussi profond, d'une humanité peu commune. Nous sommes dans une famille juive hongroise avant, pendant et surtout après la guerre et la Shoah : la narratrice comme l'auteur est née dans les années cinquante et, comme l'auteur aussi, vit désormais à Genève. Tout le texte est un ressassement quasi musical, une méditation, une tentative toujours reprise d'élucidation des circonstances personnelles, générationnelles, politiques qui ont entouré la mort du père. C'était un intellectuel communiste fervent jusqu'à l'aveuglement, niant sa judéité, niant que le sort des Juifs pendant la guerre fût spécifique, qu'il n'avait rien à voir avec l'odieux capitalisme, avec la lutte des classes, qu'il échappait aux catégories du marxisme-léninisme auxquels ce père s'était accroché toute sa vie, maintenant jusqu'au bout, contre l'évidence et au grand dam de sa fille, plus lucide, que la Shoah était « *un génocide parmi d'autres* ». Pour le père, qu'on fût juif ou non, il fallait hâter l'avènement du socialisme, lequel apporterait la justice, la paix, l'égalité, etc. On connaît la musique. D'ailleurs, l'auteur ne dit jamais « socialisme », mais « socialisme réel », celui qui fut instauré dans les « démocraties populaires », où régnait la corruption endémique...

« L'été où mon père est mort » est le leitmotiv de ce beau livre construit comme une spirale, au centre de laquelle se lit l'effort de la narratrice de dire le vrai sur ce que fut cet homme qu'elle connut et qu'elle ne comprit jamais. La judéité de ce Juif communiste était confinée en un endroit enfoui du cœur, mais encore vivant malgré soi, et à son insu. Sa fille se souvient qu'il lisait un livre à son petit-fils Simon alors âgé de cinq ans, l'histoire de Moïse, comme par hasard. Par-là, dit-elle, il lui avait transmis précisément ce que, toute sa vie, il avait voulu cacher : qu'il était juif. ☉

Corinne Hoex nous donne ici quinze micro-récits qui se passent au mois de juillet et illustrent tous le même thème : la vengeance d'une femme à l'égard d'hommes exécrables, goujats de première catégorie. Dans ces fictions les personnages sont récurrents et ils comportent tous divers traits en commun, dont, bizarrement, des mouches (peut-être des figures d'Erinyes redoutées des anciens Grecs). Ces Erinyes, on le sait, sont des Bienveillantes qui ne sont pas bienveillantes pour un sou. De même que dans le titre de l'autrice, nos « princes » ne sont « charmants » que par une antiphrase pleine d'ironie. La cible de Corinne Hoex, parfaite rhétoricienne, ce sont donc les hommes. Enfin : des hommes. Machos combien vulgaires, m'as-tu-vu, séducteurs de pacotille, maris fatigués, ainsi que quelques pervers. Elle a dû en rencontrer, Corinne, de ces hommes. Elle a dû en pâtir. Elle a bien raison de se venger aujourd'hui, par ce beau livre, qui va en retour leur faire grand mal. Ce n'est que justice. Elle vous les occit avec grâce et légèreté, délicat sadisme, toujours avec sensualité, malin plaisir qu'elle sait, son talent aidant, nous faire partager. De l'art du tir à l'arc zen, qui ne rate jamais sa cible. Un régal des sens, un délicieux petit plat qui se mange froid. Voici les femmes vengées de compagnons qui, plutôt que de s'occuper d'elles, préfèrent bêtement regarder sur l'écran les étapes du Tour de France en buvant force bières (belges). On en connaît tous, de ces phallocrates finalement encombrants et inutiles. Corinne Hoex a bien raison d'en débarrasser les femmes, forcément plus raffinées, plus désirantes, musiciennes et littéraires plutôt que grossièrement éprises de chasse ou de cyclisme. Manifeste féministe, Le mot est lâché. Pour ma part, je ne crierais pas au scandale. D'autant que dans un ultime aveu à l'œuvre dans l'ultime récit, nous apprenons que Françoise aimait les roses à la folie, « *ainsi qu'en vérité elle adorait les hommes* ». ☉